

**K** Ariel  
**KENIG**

**LA PAUSE**

roman



# La Pause

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS DENOËL

*Camping Atlantic, 2005*

Ariel Kenig

# La Pause

roman

DENOËL



*À Nicolas Pages,  
né le 20 juillet 1970 à Lausanne.*

*À A.*





Je voudrais demander aux gens qui liront ces lignes de m'aider à un projet que j'ai depuis trois ans, depuis l'annonce de la fermeture des usines Renault à Billancourt. Il s'agirait de consigner les noms et prénoms de toutes les femmes et de tous les hommes qui ont passé leur existence entière dans cette usine nationale de renommée mondiale. Cela, depuis le début du siècle, depuis la fondation des usines Renault à Boulogne-Billancourt.

Ce serait une liste exhaustive, sans commentaire aucun.

On devrait atteindre le chiffre d'une grande capitale. Aucun texte ne pourrait contrebalancer ce fait du chiffre, du travail chez Renault, la peine totale, la vie.

Marguerite Duras, *Écrire*



Les fins sont des menteuses, des adages inutiles, des clichés creux, des morales nigaudes que l'on ressasse et brandit comme des bannières, des formules pour rassurer le bon peuple. Généralement les fins sont des prisons, des chasses d'eau tirées sur la mémoire, ça tombe sans prévenir et c'est foutu, plus rien à faire. L'inachevé dérange quand le fini conforte. Les fins sont des immeubles propres et blancs, du béton coulé sur des images racornies d'hommes en blouses marronnasses, suspendus à leurs grues jaunes, orange, prêts à mourir du vide.

Il n'y a pas de hasard : puisque aucun jeune du quartier ne se considère en construction, aucun n'a jamais eu la curiosité de visiter un chantier. Quand ils se regroupent et discutent, on n'entend que des phrases toutes faites, des conclusions aussi dissuasives que des lignes de démarcation mais des phrases sans puissance dès que l'on piétine la frontière qui sépare la finitude du mouvement.



## *Jour 1*

Un marteau-piqueur me creuse la cervelle. Dans un verre d'eau, trois minutes suffisent à la dissolution d'un cachet d'aspirine. Le temps que la pastille disparaisse, la douleur réveille une migraine d'enfance. Ça me cogne le front comme une balançoire jetée sur un mur. Ça m'écorche le crâne comme on s'érafle les genoux par terre à compter les cailloux. Petit, je ne montais ni sur les tourniquets, ni sur les grands huit, ni sur les manèges dont les adeptes m'effrayaient. Ils paniquaient. Leurs cris concentriques et réglés me repoussaient de ces attractions. Je pressentais bien que le monde n'était pas tranquille et je craignais les dadas pour enfants comme des engins de torture, si bien que la seule fois où je me suis accroché à la crinière d'un cheval en bois verni, j'ai hurlé un jour entier toute la violence absorbée.

Ici, ça n'a jamais été que brouillard d'hommes, crasse d'usine et peaux d'huile. Une noirceur ouvrière dont la part visible, la production, n'est qu'un tas de biens de consommation durable. Des véhicules clinquants, en l'oc-

currence, à la tôle si reluisante qu'à mater ces voitures en vitrine on n'imagine pas qu'un moteur à essence se cache sous le capot. Et, plus impensable encore, que des milliers d'hommes fabriquent de leurs mains charbonneuses ces portières de carrosse. Comme un arbre en bordure de forêt, les voitures cachent la rouille humaine, suante, le remugle. Mon père.

Je ne mentirai pas. À l'époque, j'éprouvais du plaisir quand il m'emmenait visiter des gratte-ciel déjà livrés, inaugurés, ou quand je lui tendais mon bulletin de notes pas trop mal foutu, imprimé, signé, plié, envoyé et reçu dans la boîte aux lettres ou encore, parmi les joies du fini, quand j'empoçais les profits du jeu et rentrais chez moi le pantalon rempli de billes rares et translucides. Mais c'était oublier que l'entraînement précédait toute victoire sur l'adversaire, c'était nier que le travail continu avançait tout diplôme et, de la même manière, c'était omettre qu'avant de poser la première pierre d'une tour il y avait un homme, toujours, un homme comme mon père pour tailler dans la falaise.

Allongé sur le canapé, le cerveau nettoyé à l'aspirine avalée d'une traite, je me dis que je ferais mieux de me satisfaire des petites joies de la vie courante mais une menace m'en empêche. Depuis quelques jours, quand je ferme les yeux, une nouvelle fin ramène sa gueule. Elle approche. Je la vois : une fin de plus, un trou qui s'élargit et m'angoisse, une bouche d'égout. Alors, en réponse à cette peur, j'ai tout quitté comme l'on quitte quelqu'un pour de vrai, quand l'être aimé dans sa caresse use tant la peau

que le désir se désagrège. Tout à l'heure, si mon souvenir est juste, le début de migraine n'était qu'une réaction contre ce sentiment large et envahissant de fin. Je ne m'attendais pas à ce que l'on me prévienne : ma tête tintait sa cloche. Une alarme d'incendie. Ainsi j'ai déserté le quartier comme on évacue les barres d'immeubles avant leur implosion. Je ne redescendrai plus. Je me suis enfermé pour ne rien retenir de ces conversations, ces détails et ces gens dont on s'imprègne pour finir, au coucher, aplati sous des millions de pixels et d'opinions. De ces dernières minutes au-dehors je n'ai rien gardé. Aucune image, bien qu'il y eût une photo à prendre au rayon alcools du supermarché. Avant de rejoindre la bande sur le parvis, j'avais coutume d'acheter un truc à boire. Et j'hésitais comme à chaque fois. Quoi prendre ? Qu'est-ce qui leur ferait plaisir ? De quoi j'ai envie ? Mais non. Une handicapée marchait à côté de moi. Elle coupait ma soif.

Une bière m'aurait tenté mais, bloqué, j'avais dans le cadre cette fille bancale et bien connue : celle qui marche en biais, le bassin dans les genoux. Entre les bacs de surgelés et les têtes de gondole en fer-blanc, j'étais face au bouc émissaire du quartier. Quiconque a pour habitude de se ravitailler là connaît celle qui claudique. Car c'est une régulière, une emblématique. Elle descend quotidiennement faire ses courses afin d'économiser ses forces en achetant au jour le jour, au détail, sa nourriture bouchée par bouchée. Si elle pouvait, elle négocierait ses salades feuille après feuille à la caisse, quand elle s'incruste avec son panier en plastique rouge à demi rempli dans la file

prioritaire. On la dévisage : le quartier, à la voir dépenser ses allocations, à l'observer ne faire que ça, sans travail suppose-t-on, se crèverait l'œil pour ne plus la surprendre entre la charcuterie et les tampons. Ignorant son nom et les circonstances de son handicap, le secteur la déteste et tient là son coupable, sa paresseuse. Une fille comme une tache sur le tissu social et dont il est question quand les femmes au foyer parlent entre elles, sur les bancs en béton, juste après les caisses. Dans le quartier, pourtant, on ne manque pas de compassion. Quand on partage la même peine, l'usine, tout s'excuse. L'échec scolaire des enfants, les petits vols à la tire, les sacs plastique volants et la dégueulasserie des trottoirs, franchement il y a pire. On a autre chose à s'occuper. Mais que faire d'une handicapée sans travail, sans époux connu, sans lien avec l'île et l'usine ? Personne — je faisais partie de ce personne — n'a de motif suffisant pour l'aider à monter ses packs de lait. C'est une fille seule et sans béquille, sans sourire, qui ne demande jamais qu'on l'assiste. Sans doute pressent-elle les insultes, devine-t-elle les crasses qu'on lui ferait une fois la main tendue et les courses portées chez elle. Les crasses dont j'étais capable.

Comme tous les enfants désœuvrés, je me moquais d'elle. Je l'imitais dans son dos, la démarche désaxée. Un ricanement de gosse indélébile. À l'adolescence, si j'étais lassé de mes railleries, je n'avais pour autant rien perdu de ma haine, de mon exaspération totale et semblable à celle des autres clients, ce rôle, quand on la croise, Encore là celle-là, et cette répugnance à m'entendre gémir, encore



aujourd'hui. Ce mal aux tempes. Ras-le-bol de compatir, ras-le-bol de ne pas compatir.

Alors je suis sorti du magasin les mains vides, sans cliché de mon départ ni considération particulière pour la handicapée, sans indignation contre les valides qui ne l'aident pas ni contre les commères feignantes, les femmes sur leur banc. La tête en feu, j'ai exclu tout homme de mon regard et marché vite, couru vers le peu que j'avais à faire. Foncer dans le pire. En fin d'après-midi, les derniers bambins quittent la crèche dans leur landau élimé. Les petits garçons se comparent les muscles et les fillettes maquillées à la gouache arpentent le bitume. À ce moment d'accession à la liberté promise, cette fin d'épreuve, fin d'école, je suis rentré chez moi les yeux secs. À mesure que j'approchais de ma cage d'escalier, je perdais la faculté d'engranger la moindre information. Le dernier goût, la dernière odeur étaient flous. Le dernier bruit aussi net que l'écho entre deux étoiles. Puisque je ne voulais rien fixer, identifier, rien assimiler à ces dernières secondes dans la ville, je me contentais de marcher droit, dans ce bordel où je me refusais à désigner un coupable. Car personne n'allait endosser la responsabilité de mon sentiment d'agression permanente ni de sa première conséquence — mon isolement imminent. Je n'étais pas victime. Je n'étais pas blessé. En revanche, pris de peur, oui. Par intermittence, c'est ça, j'ai peur. La rumeur, elle, prétend que nous ne vivons pas sous le régime de la terreur mais lorsque mes mollets tremblent devant la fille bancale, je m'arroe le droit de ce sentiment-là. Parce que

c'est la peur, toujours, la peur de rôder dans le coin et de croiser les habitants à la sortie du supermarché ou ailleurs, devant le cinéma ou sur la place où les jeunes se retrouvent. La peur d'être au centre.

J'ai fermé ma porte pour ne plus la rouvrir. Les premières secondes, j'ai poussé mon ouf. Expirer. Un ouf à peine retenu, murmuré. Barricadé, il y avait de quoi le vomir, ce ouf, le sortir de la gorge comme on dégueule son estomac. Mon corps à l'abri. En posant les clefs sur la commode, ouf, décidé à ne plus jamais y toucher, je me préservais de la parole des voisins qui circulerait encore en mon absence. Et comme il en est après la mort j'imagine, le passé s'expliquait davantage. Je ne comprenais pas cette migraine sociale. Les raisons de ce mal de chien à supporter la meute n'étaient pas évidentes mais j'améliorais toutefois, par cet acte, mes chances de les trouver. Déjà mort, plus facile d'exister. En m'asseyant sur le canapé du salon, le cul serein, je mettais fin à cette période épuisante, subie, bavarde, stérile mais décisive. Je n'avais d'autre choix que de sauver, pressé, mon dernier bien, mon intimité.

## *Jour 2*

Normalement, c'est l'heure de sortir. Le téléphone sonne plusieurs fois. Tu descends pas ? Bah non, je descends pas. Je descendrai plus jamais d'ailleurs. Tu veux voir personne ? Exactement. T'es malade, c'est ça ? T'as la grippe ? Je n'explique pas. La porte volontairement close. C'est irrévocable. Je décroche le combiné, je raccroche, je décroche. Je me répète. Certains promettent de passer me voir ou de prendre de mes nouvelles Plus tard quand t'iras mieux. Le temps que tu te sentes bien. Pour eux, aucune raison n'est valable, Ça ne s'est jamais vu, La vie ce n'est pas renier les autres, vivre à côté, sans personne. Ce n'est pas s'enfermer. À moins d'avoir tué, on ne se laisse pas emprisonner. Mon père appuie sur le bouton de l'interphone. Je lui réponds. J'ouvre. L'ascenseur monte le long de la colonne à ordures. Il ne sonne pas. Il utilise ses clefs pour entrer. Même pas besoin de choper mon trousseau. Je l'embrasse, il m'embrasse. Il montre son bonheur d'être attendu quelque part. Il fouille le frigo. Il enlève ses chaussures à gros lacets. Ah tiens, je prendrais bien un

truc à boire. Je lui dis Bah vas-y prends ce que tu veux, et pendant qu'il verse du jus d'orange dans son verre il me demande des nouvelles de A. Il se réjouit, tout se déroule bien, non vraiment c'est trop de bonheur pour un seul homme. A., décidément. Il me raconte son cours de français, les compliments de son professeur et le travail à poursuivre. Tenir bon, garder le cap, viser l'objectif, faire des efforts, rester concentré, bosser régulièrement. Il emploie un maximum de mots pour me dire qu'il n'abandonnera pas. Il reformule ses phrases du mieux qu'il peut. Il épuise les possibles. Il brasse du vocabulaire, mémorise. C'est à cela qu'on reconnaîtra son aisance linguistique, m'assure-t-il, alors que je me demande bien qui exigera de lui cette qualité. Qui pense-t-il intéresser ? Je ne lui fais pas la remarque. Il repose son verre. Je ne dévaloriserai pas son but. Si je désespère, c'est qu'il n'y a rien ni personne au bout des grammaires et des dictionnaires qu'il annote. Qui surprendra-t-il à vaincre sur lui-même ? Il se ressert du jus et continue de sourire. J'étouffe ma gêne. Sa femme ne serait pas morte, j'adhérerais plus facilement à sa joie.

Mon père et moi avons parlé de soulagement lorsque sa mort eut lieu. Mais cela n'était qu'une façon d'évacuer innocemment le souvenir de notre impuissance face à son agonie. Se recouchant dès le moindre effort, elle ne répondait plus au téléphone ; quant à l'interphone, il semblait décidément trop loin pour qu'elle se lève. Si elle n'avait rien perdu de la rapidité de ses doigts, si elle reprisait en professionnelle de la couture domestique le mou-



# Ariel KENIG

## LA PAUSE


Ariel Kenig a vingt-trois ans et a déjà publié chez Denoël un premier roman, *Camping Atlantic*. Il est aussi auteur de théâtre.

*Je me disais Là-bas, c'est la frontière du losange. Plus loin, on tombe. Au-delà, c'est un monde difforme, différent, sans usine et sans fleuve. D'autres univers où paradoxalement tout tournerait moins rond.*

Entre le quartier et l'usine, il n'y a qu'un pont. Tous les matins, des milliers d'hommes traversent le fleuve : sur l'île d'en face, ils assemblent des voitures siglées d'un losange. Un motif à l'image de leur vie simple et « carrée ». Rien n'arrête la routine jusqu'à ce qu'un jeune homme s'enferme chez lui. Lui refuse les réflexes de sa cité. Il ne veut plus être un jeune comme les autres qui traîne son ennui au pied de leur HLM. Et cette décision va perturber tous les repères de son quartier. Sa petite amie le soutient, tentant de comprendre cet exil, tandis que son père, abruti par le rythme hypnotique de l'usine, tarde à reconnaître les faits : son fils ne sortira plus de l'appartement qu'ils partagent.

*La Pause* est un livre puissant, déstabilisant. Il mélange avec finesse introspection et observations sociologiques, faisant écho à une jeunesse lasse de ses propres mécanismes.

DENOËL  
www.denoel.fr

B25808.3  08.06  
ISBN 2.207.25808.4  
14,50 €

